



Mathias MILLET, *Les étudiants et le travail universitaire*, Paris, PUL, 2003, 253 p

Eléments de synthèse

En s'intéressant au travail universitaire des étudiants, Mathias Millet ouvre des perspectives nouvelles sur l'univers des étudiants et élargit fort le champ de la sociologie de l'éducation

M. Millet met l'accent sur la nature spécifique du corps de savoirs à transmettre, leur mode d'organisation, de transmission et d'évaluation, qu'il subsume sous le syntagme de « *matrice disciplinaire* » (p.17).

L'étude compare 2 secteurs très contrastés : la médecine et la sociologie.

L'ouvrage peut se découper en trois parties :

- la première (ch. 1 à 3) traite du public d'étudiants dans chacune des deux filières, des conditions d'accès à ces études et de l'anticipation de leurs finalités ;
- la deuxième (ch. 4 et 5) porte sur les « *logiques sociales-cognitives* » (p. 75) en œuvre en sociologie et en médecine, puis sur l'organisation et les modes de transmission ;
- la troisième (ch. 6, 7 et 8) traite spécifiquement du travail des étudiants.

La première partie distingue le cadre « *cognitif-disciplinaire* » (p. 17) spécifique, « *relativement indépendant des conditions sociales d'origine des étudiants* », de chacune des deux filières d'études, de la fonction de « *filtre social-scolaire spécifique* » de ces mêmes filières.

L'ouvrage montre clairement que le niveau de performance scolaire est plus élevé chez les étudiants de médecine aux origines sociales plus élevées que chez les étudiants de sociologie aux parcours scolaires plus hétérogènes et aux origines sociales plus modestes.

L'orientation dans les deux types d'études accentue cela : « *on atterrit* » (p. 35) souvent en sociologie à la suite « *d'un choix forcé* » (p. 35), alors que l'on entre en médecine le plus souvent de « *façon élective* » (p. 35). Les rapports à l'avenir sont empreints d'incertitudes et d'inquiétudes pour les premiers, qui avisent en fonction des situations par ajustements successifs, alors qu'ils apparaissent « *évidents* » (p. 56) pour les seconds, confiants dans l'avenir, subordonnant « *le présent des études à l'avenir professionnel* » (p. 56) en ayant le sentiment de maîtriser leur propre destin.

La deuxième partie s'intéresse aux « *logiques sociales-cognitives* » des deux filières et à leur mode d'organisation.

Ces deux chapitres analysent et expliquent comment la spécificité disciplinaire induit des manières d'étudier fortement différenciées

Les entretiens auprès des étudiants montrent que le passage du secondaire à l'enseignement supérieur se fait de manière totalement différente pour les étudiants en médecine et les étudiants en sociologie. À la « *rupture encadrée* » (p. 98) des études en médecine, laissant place à un rythme de travail intensif, des efforts de mémorisation exigeants, une forte pression concurrentielle impulsée par le concours, pouvant mener même à des pratiques déloyales, des cours d'entraînement, de soutien privés aux "colles", des contenus d'études réglementés, des procédés évaluatifs codifiés et techniques dans une logique de « *vrai ou faux* » (p. 111), s'oppose « *l'anomie temporelle et le flou des pratiques* » (p. 114) en sociologie, où les activités sont peu régulées institutionnellement (contrairement au lycée), ce qui exige des capacités de prévision et de planification et où le travail intellectuel, parce qu'il est mal défini, exige de « *réinventer ce qu'il y a à faire, dire ou penser* » (p. 123). Les étudiants de sociologie rencontrent les plus grandes difficultés à construire une problématique, pour passer de la lecture des textes à l'écriture d'un texte. Les enseignants ne délivrent pas de consignes claires, les méthodes relèvent du « *bricolage privé* » (p. 131) et les techniques qui sous-tendent les diverses opérations du travail universitaire ne sont pas transmises. Les étudiants sont alors confrontés non pas une logique du « *vrai* » ou du « *faux* » mais du « *plus ou moins pertinent* » (p. 127), dans des situations jamais transposables, ce qui conduit à vivre l'examen comme une échéance aléatoire.

La troisième partie est consacrée, toujours dans une perspective comparative, au travail des étudiants. Trois aspects sont analysés : l'usage du temps et les formes de lecture.

En médecine, les contraintes d'une double formation universitaire et hospitalière rythment les journées et les semaines en impliquant un niveau « *relativement élevé d'ascétisme scolaire* » (p. 142), ce qui conduit les étudiants à développer des stratégies de libération du temps par absentéisme des cours magistraux, retrouvés de toute manière dans les photocopiés ou cours dactylographiés. En sociologie, le temps peu structurant de l'institution génère une dérégulation temporelle personnelle : anomie du lever et du coucher, inconstance des emplois du temps journaliers, faible investissement dans le travail universitaire, entrecoupé d'activités salariées ou domestiques conduisant souvent à l'absentéisme de « *désinvestissement* » (p. 158), au « *manque d'envie* » (p. 160).

M. Millet met l'accent sur cette inégalité de puissance des matrices disciplinaires qui, selon « *le caractère plus ou moins explicite de leurs prescriptions, le caractère plus ou moins réglé des actes de travail universitaire (...), favorisent ou, au contraire, inhibent (en ouvrant ou en fermant le domaine des possibles) les variations liées à l'influence des inégalités de parcours personnels et les conditions sociales* » (p. 166).

M. Millet établit ainsi que les étudiants passent beaucoup de temps à lire, mais qu'ils lisent selon des modalités variées : la lecture ne recouvre ni les mêmes supports, ni les mêmes types de textes, ni les mêmes représentations. La nature sociale-cognitive des savoirs transmis en médecine au niveau étudié favorise le primat des cours et des photocopiés. Les entretiens attestent que c'est autour des cours et des photocopiés que se fait l'essentiel du travail de mise en mémoire. Travail de réorganisation et de hiérarchisation à travers la copie et le surlignement : il s'agit de copier pour visualiser, se



concentrer, réciter (l'apprentissage par cœur est largement souligné), à l'instar de ce que l'on fait avec les abrégés, aide-mémoires, annales en tous genres. La constitution d'une documentation personnelle au moyen de lectures "à côté", d'ouvrages ou d'articles, est vécue comme une perte de temps et reportée. Si des revues sont consultées, c'est dans le cadre de la bibliothèque familiale, à partir de lectures ciblées.

En sociologie, le recours au livre est, pour l'auteur, consubstantiel à la discipline et, selon les étudiants, difficile à effectuer car les interprétations varient avec les théories : on lit en sociologie pour s'approprier des « *postures de connaissance* » (p. 190), ce qui conduit les étudiants à prendre des notes, à effectuer ce que Millet appelle « *la copie comme lecture armée de l'écriture* » (p. 225). Écrire à partir du livre, c'est chercher à faire une lecture de compréhension, en copiant des phrases de l'auteur ou en reformulant, avec un effort personnel de verbalisation afin de s'approprier le sens. Les notes de lecture doivent également éviter de tout relire et aider à dégager l'essentiel. On retrouve ici des points communs avec la médecine, sous des formes différentes : les actes de copie apparaissent nécessairement liés à la réalisation et à l'appropriation du travail universitaire ; mais les modes de pensée induits, les "postures mentales" ne sont pas les mêmes.

Source : **Françoise Ropé**, « Pour une sociologie du *curriculum* universitaire », *Cahiers de la recherche sur l'éducation et les savoirs* [En ligne], 3 | 2004, mis en ligne le 01 septembre 2012, consulté le 29 mars 2020. URL : <http://journals.openedition.org/cres/1409>

